

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 31

Artikel: Le feuilleton : souvenirs de Valentin : [suite]
Autor: Porchat, Jean-Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222685>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Hier, comme je me reposais sur le seuil, mon voisin Thémistocle — découvrez-vous, je vous prie devant la tradition classique qui refileur, — mon illustre vis-à-vis Thémistocle s'est efforcé de me divertir et il y a réussi.

— Voyez ce vieux domestique qui passe, me fit-il remarquer, en désignant un paysan barbu à la démarche lourde qui s'en retournait à la maison, portant sa faux sur l'épaule.

— C'est, continua l'aimable conteur, un des anciens « valets » du pays ; un peu simple, mais brave et laborieux ! Il a acquis, autrefois, une sorte de célébrité ; on l'appelait « le domestique nourri et habillé » ; je vais vous dire pourquoi. Alors qu'il était âgé de seize ans à peine, il s'était présenté chez un propriétaire de Sembrancher qui demandait, par la voie du journal, « un jeune ouvrier agricole à petit gage, mais nourri et habillé ». On l'engagea. Or, le lendemain matin, le patron surpris de trouver son employé au lit à l'heure où l'on vaque aux premiers travaux du jour, lui en fit l'observation. Et savez-vous ce que répondit notre naïf personnage ?

— J'attends, dit-il, d'être nourri et habillé, comme le porte le contrat.

Cette plaisante réponse valut à son auteur la notoriété un peu spéciale qu'il a conservée toute sa vie.

Alphonse Mex.

ECHO AMUSANT

CALINO se rencontre fréquemment au café avec Boiro. Dès qu'ils sont en tête-à-tête, ces deux sympathiques compères se racontent ce qu'ils ont vu dans le cours de leur aventureuse existence et le public les écoute, non sans soupçonner que, parfois, ils doivent exagérer un peu.

— J'ai connu, dit un jour Boiro, un écho qui répétait plus de cent fois le cri qu'on venait de pousser.

— Ce n'est rien, fit Calino, j'en ai connu un qui me rendait de grands services : j'habitais les environs de Lille et j'avais un ami à Marseille ; quand je voulais aller voir mon ami, je criais à l'écho : « Eh ! camarade, prépare la bouillabaisse, j'arriverai demain ! » L'écho transmettait mon cri de montagne en montagne, lui faisait traverser les plaines, suivre le Rhône et l'amenait aux oreilles de mon ami. Quand je débarquais à Marseille, mon couvert était mis et la bouillabaisse était prête.

— J'ai connu un autre écho, reprit Boiro, qui faisait encore plus fort : quand on lui criait : Hé ! oh ! il répondait : Ho ! hé ! et si on le questionnait : Ça va bien ? il répondait : Pas mal, et toi ?

Boiro, une autre fois, venait de raconter l'exploit d'un nageur qui, à Oran, piquant une tête à l'avant d'un paquebot de la Compagnie Freycinet, était arrivé à Marseille avant le paquebot.

— Tu l'as vu, de tes yeux vu, fit Calino.

— Je l'ai vu, de mes yeux vu, tu peux me croire.

— Tu le jurerais ?

— Je le jure sur la tête de tous ces messieurs et dames qui nous écoutent.

— Eh bien ! retorque le malin Calino, je suis heureux de ton affirmation, je suis heureux que tu aies été témoin de cet exploit : le nageur c'était moi.

Deux mauvaises langues. — Vous êtes bien vaine de votre beauté !... Croyez-moi, la beauté passe !

— Oui, mais la laideur reste !



SOUVENIRS DE VALENTIN

Le berger Michel.

Quand nous avions récolté les regains, nous faisions manger aux vaches la dernière herbe dans les prés. On les mettait au pâturage vers le

mois d'octobre. Je me souviens du jour où je les vis sortir pour la première fois, conduites par le petit Michel, qui me paraissait un bien grand personnage.

Il est vrai qu'il avait la tête de plus que moi et qu'il faisait claquer son fouet à merveille.

Combien je le trouvais heureux de se promener tout le jour dans la prairie ? J'obtenais quelquefois la permission de lui faire de longues visites. Michel fut mon premier camarade ; avec lui, les idylles commencèrent.

Elles ne ressemblaient guère à celles de Virgile et de Gessner ; c'étaient moins encore les pastorales de Fontenelle ; mais pour être simples et vraies, elles n'en avaient que plus de charmes.

Michel savait parler à l'écho, et l'écho lui répondait. Se faisait-il des idées merveilleuses sur ce causeur infatigable, ou voulait-il s'amuser de ma crédulité, je ne sais trop ; quoiqu'il en soit, il me contait là-dessus une histoire singulière.

La bavarde Jeannette avait mille bonnes qualités ; elle aurait pu vivre heureuse et contente dans un bon service ; car personne au village ne savait mieux cuire une soupe, traire les vaches, laver le linge ; cultiver un jardin, filer. Mais si ses maîtres lui faisaient la moindre observation, elle répondait toujours ; avec elle, on n'avait jamais le dernier mot.

Cela finissait par fâcher le monde ; elle ne pouvait tenir dans aucune place ; enfin sa réputation de raisonneuse et de bavarde s'établit si bien, qu'on ne voulait plus d'elle nulle part.

Alors elle dit : « Puisque les gens ne veulent plus de moi, je n'en veux plus moi-même ». Avec le petit argent qu'elle avait gagné jusque là, et quelques écus qu'elle hérita de sa mère, elle s'acheta une pauvre maisonnette au coin du bois et un peu de terre alentour. La route était voisine de la maison, et les gens ne manquaient pas en passant de crier : « Bonjour, Jeannette ! » Sur quoi elle ne tardait pas non plus à répéter d'un ton moqueur « Bonjour, Jeannette ».

Un jour cependant, la salutation resta sans réponse ; le passant, surpris de ce silence, s'approcha de la maison : elle était ouverte ; le chat miaulait sur la fenêtre, la chèvre bêlait à l'étable, mais point de Jeannette. On ne sut jamais ce qu'elle était devenue.

— Ce qu'elle est devenue ? dit un jour le vieux Rodolphe, le plus vieux du village (il avait près de cent ans) ; je vous le dirai, moi ; elle est enchantée, elle demeure dans les bois, dans les vallées, dans les rochers, partout !... C'est elle qui vous répond, si vous appelez quand il n'y a personne.

Après ce récit, que Michel m'avait fait dans son patois rustique, je soupirai en pensant à cette pauvre Jeanne, et à la peine qu'elle devait prendre pour se transporter sans cesse où elle était appelée et répondre sur-le-champ. Je ne manquai pas de vérifier sa ponctualité en criant de toutes mes forces : « Bonjour Jeannette ! » Et, voyez-vous ! elle répliqua aussitôt : « Bonjour Jeannette ! » Alors je ne doutai plus que Michel n'eût dit la vérité.

Il avait bien des talents, le berger Michel. D'abord, il chantait merveilleusement. Je m'extasiais à l'entendre. Il poussait sa voix en fausset et débitait des tyroliennes surprenantes. C'est alors que Jeannette avait de l'occupation.

Un jour qu'il chantait ainsi, une voiture s'arrêta sur la route ; c'était au moins à trois cents pas de la place où nous nous trouvions. Les voyageurs montrent leurs têtes, ils écoutent le petit berger. Michel déploie tous ses moyens ; il me semblait, à ce moment, que sa voix devait retentir du lac à la montagne et remplir toute la vallée.

Au bout de quelques moments, un des voyageurs quitta la voiture et s'avança vers nous. Plus il approchait, plus la voix de Michel diminuait ; elle expira quand l'inconnu fut à vingt pas de nous.

— Ne te gêne pas, mon ami ; je m'approchais pour t'entendre mieux.

— Vous m'avez serré le sifflet, dit brusque-

ment le chanteur.

— Tu gardes les vaches ?

— Pour vous servir.

— Voudrais-tu changer de métier ?

— Et quoi faire ?

— Chanter.

— Chanter pour vivre ! Comme le vieux Jean-Marc à la foire ? Oh ! que non !

— Tu gagnerais par jour plus d'argent qu'ici d'une année.

— Ça ne me regarde pas ; demandez à ma mère. Il donna le nom de sa mère et indiqua sa demeure ; mais comme il me l'a dit plus tard en me répétant les détails qui précèdent, sa mère ne trouva pas bon qu'il se fit chanteur de théâtre, et, lui-même, il ne paraissait pas regretter cette occasion de fortune.

(A suivre).

Jean-Jacques Porchat.

Les jeunes filles modernes. — Je ne voudrais pas être fiancée durant une éternité, dit Mlle Z. à une de ses amies.

— Moi non plus... Plutôt souvent que longtemps.

Regret tardif. — Le juge : Comment avez-vous pu jeter ce verre de vin à la tête de votre femme ?

L'accusé : Oh ! c'est vrai, j'aurais au moins dû le vider !

N'IMPORTE QUOI

concernant
la

MUSIQUE
et le THEATRE,

vous l'obtiendrez rapidement
chez

FOETISCH
FRÈRES
S. A.

Maison fondée en 1804

La plus importante Maison de Musique
de la Suisse romande

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

DEMANDEZ PARTOUT

ORANGEADE CITRONADE **GIRARD**
CITRON

PRODUITS SUISSES ET INIMITABLES

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

AGENCE IMMOBILIÈRE

VENTES ACHATS

Louis GENEUX, Régisseur, Lausanne
Fleurettes — Villa Fontenay — Case 10782

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.